Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 7 (1964)

Heft: 2

Artikel: Mon pays me parle

Autor: Chavannes, Fernand

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869886

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Mon Pays me parle

(Pully)

J'écoute sa voix sévère — Lorsqu'un père parle, un fils peut-il ne pas écouter ?

Il dit :

Il faut que je te parle une bonne fois à fond... Tu viens me voir, c'est vrai, de temps en temps ; mais tu me causes du bout des lèvres, et à peine arrivé, tu as la fièvre de repartir... Quelle vie est-ce là ?.. Que signifient ces fuites impatientes ? Tu n'as de cesse que lorsque tu es sur le quai de la gare, devant le train de Paris !.. Parlons franchement ! Que signifient ces aventures d'esprit et de cœur où tu es entraîné ? Ces idées de socialisme, de révolution, d'humanité ?.. Laisse çà à d'autres !.. Et surtout pas d'exagérations ! Le juste milieu ! Et ces idées d'amour libre, ce mépris des règles, ces projets de volupté, — cette immoralité en [un] mot, qu'est ce que cela signifie ? Ce sont des idées que tu as prises dans la littérature !.. En peut-il sortir rien de bon ?.. Tout çà, c'est des bêtises, ou des sottises... Tout çà n'est pas de mon goût ! D'abord je n'aime pas les inquiétudes ; j'aime que chacun s'occupe de ses affaires, tranquillement — Chacun pour soi ! Naturellement il y a les affaires publiques, municipales et cantonales. Mais çà c'est encore mon intérêt ; il faut être bon citoyen ; c'est entendu ! Mais à part çà,... Les autres n'ont qu'à faire comme moi, n'est-ce pas ? — Non, non, il ne faut pas se mettre martel en tête. On va son petit bonhomme de chemin ; c'est le mieux qu'on puisse faire. Regarde-moi : je suis paisible et tranquille ; je vais doucement... Les collines ici, qui s'enchevêtrent, et les grands bois empêchent de regarder bien loin... On se sent plus chez soi dans un fond, et quand on a une bonne maison... Et puis j'ai mon lac, mon bleu Léman ! Est-il assez beau, avec ses montagnes de Savoie qui se mirent dedans !

Que te faut-il de plus ? Mes poètes l'ont pourtant chanté. Ah ! on peut rêver devant, quand il est aussi bleu que du bleu de lessive, ou bien par les beaux couchants, quand le ciel est tout rouge au dessus du Jura et se reflète dans l'eau... C'est si beau que çà fait pleurer.

— O mon pays, tu me parles enfin... Si souvent je t'ai trouvé muet ! L'autre soir encore je regardais un de tes coteaux où s'allongeait un village sous un ciel gris... Silencieux, fermé, gardant sa pensée, voilà comme ton paysage m'est apparu. Mais j'ai trouvé sans doute l'attitude qui ouvre la bouche à ta froide réserve... Parle !.. Je te répondrai, pour que tu me parles encore. Ces aventures de l'esprit que tu me reproches, ô mon Pays, j'y ai été entraîné par le souci de la Justice ; il a excité les hommes de tous les temps, depuis les prophètes, qui prenaient la cause du pauvre contre le riche, jusqu'aux socialistes d'aujourd'hui. Tu trouverais dans cette longue généalogie les plus grands noms qui aient été donnés aux hommes... Ces aventures de cœur, hélas, c'est le rêve de la liberté qui m'y a jeté, l'espoir d'une vie du cœur qui ne relevât que du cœur... Ta règle m'a semblé dure. Je l'eusse acceptée peut-être ainsi ; mais je l'ai trouvée encore hypocrite !.. Et puis je nourrissais la chimère, quand j'étais plus jeune, de ne suivre, dans les choses de la nature, que les instincts de la nature... Je suis mal guéri encore de cette folie subversive. Et les grandes villes, tu sais, offrent de nouvelles pampas à notre sauvagerie renaissante, tandis que dans tes petites villes et tes villages la curiosité, l'étroitesse et la jalousie clabaudent de porte en porte, empoisonnant l'air...

Et pourtant je te revenais, je te reviens toujours. J'ai besoin de toi, ô mon pays. Mes inquiétudes, je ne demande qu'à les déposer sur ton sol paternel... Donne-moi le calme, si tu le peux ; mais non pas l'engourdissement (assoupissement), la lâcheté et la résignation... Remarque une chose : les meilleurs de tes enfants, du moins les plus illustres, Davel, Laharpe, Olivier, Gleyre, tant d'autres, ont vécu loin de toi, et s'ils sont revenus, ce fut pour contester avec toi.

Tu me parles de la beauté de ton lac !.. Ah oui, parlons de la beauté, puisque ma vie tire sa loi d'elle, puisque tout pour mon esprit prend l'aspect de la beauté, le savoir, l'amour, la morale même, puisque tout en moi a pour but la beauté... Or, tant de fois j'ai trouvé ton lac incolore sous un brouillard incolore, et ton paysage, pareil à un triste camaïeu, finissait à sa rive.

— ... C'est vrai que nous avons bien du brouillard par les journées d'hiver ; mais as-tu vu, lorsque la brume s'éclairait, les montagnes apparaître comme une vision de l'autre monde, de l'au delà. Cette vue céleste me console de bien des choses...

— Ce qu'il me faut à moi, c'est un large horizon terrestre, où les champs, les arbres, les maisons, la vie se déroule aussi loin que mes yeux peuvent porter. Je ne veux pas d'un horizon borné, fût-ce par une vision céleste... Et aux beaux jours même, je te l'avoue, l'eau transparente (pâle) et immobile de ton lac me paraît morte, sous son voile bleu, à moi qui ai contemplé le mouvement sonore et les remous profonds de la mer... La beauté peut-elle être sans la couleur, sans la chaleur, le mouvement et l'expression ?.. C'est pourquoi la poésie et la peinture que tu as inspirées, ont été timides et incolores et comme figées loin de la vie. Ta pâleur et ta mollesse se reflètent dans les œuvres de tes enfants, qui ne sont que d'éternelles berceuses.

— Mon fils, j'entends dans tes paroles la rhétorique étrangère. Tu parles de moi comme il ne convient pas, et tu ne me connais pas ! Parce que mon lac est calme à la surface, tu ignores qu'il est aussi profond que l'âme de mes jeunes filles. Mes coteaux sont ronds, comme doit être un honnête homme, et tu n'as pas remarqué de quel robuste effort ils se soulèvent, parfois si brusque et violent qu'ils dominent presque à pic le lac. As-tu vu souvent, ailleurs, un élan qui, modéré qu'il est, soit aussi vif et soutenu que celui de mes alpes ? Tu n'as donc pas senti avec quelle puissance le Gros de Vaud, dans sa douceur, est modelé par cette molasse partout recouverte qui forme son sol et dont certains de mes fils osent médire ? Tu n'as pas goûté l'esthétique (je parle comme toi) de mes marais et des lignes harmonieuses avec lesquelles, dans le Jura, j'aborde la terre de France ? Tu m'accuses de mollesse ! Et la nerveuse âpreté de mes vignerons, et la rudesse brutale de mes paysans ! Est-ce à moi la faute, si des prêcheurs, des pédants ou des demi-artistes ont amolli cette dure veine ? Fais mieux qu'eux !.. Ose, là où ils n'ont pas osé. Trop souvent ils ont manqué de courage ! Ah oui ! ma nature est couverte et cachée. De ce qui agite l'intérieur il apparaît peu à la surface. Mais les drames contenus ne sont pas les moins terribles, ni les moins beaux. Quelle serait la vertu de l'art, dont tu te réclames, si ce n'est de forer les cœurs et d'en faire jaillir la nappe vive qu'ils compriment. Si tu ignores le secret de descendre dans les âmes, ne viens pas me parler de consécration à la beauté !

— Tu me révèles, ô mon Pays, des choses que j'ai parfois devinées confusément, de fortes et graves réalités, dont le sens ne m'est point étranger... Oui, cette vie intérieure dont tu parles, m'émeut avec intensité, et je suis moi-même un de ses fervents... Oui, je reconnais que tu as de profondes richesses encore mal exploitées... Et pourtant... il y a toujours en toi des choses qui me repoussent. Ta gravité confine à la lourdeur et à la tristesse germaniques ; une absence de franchise et

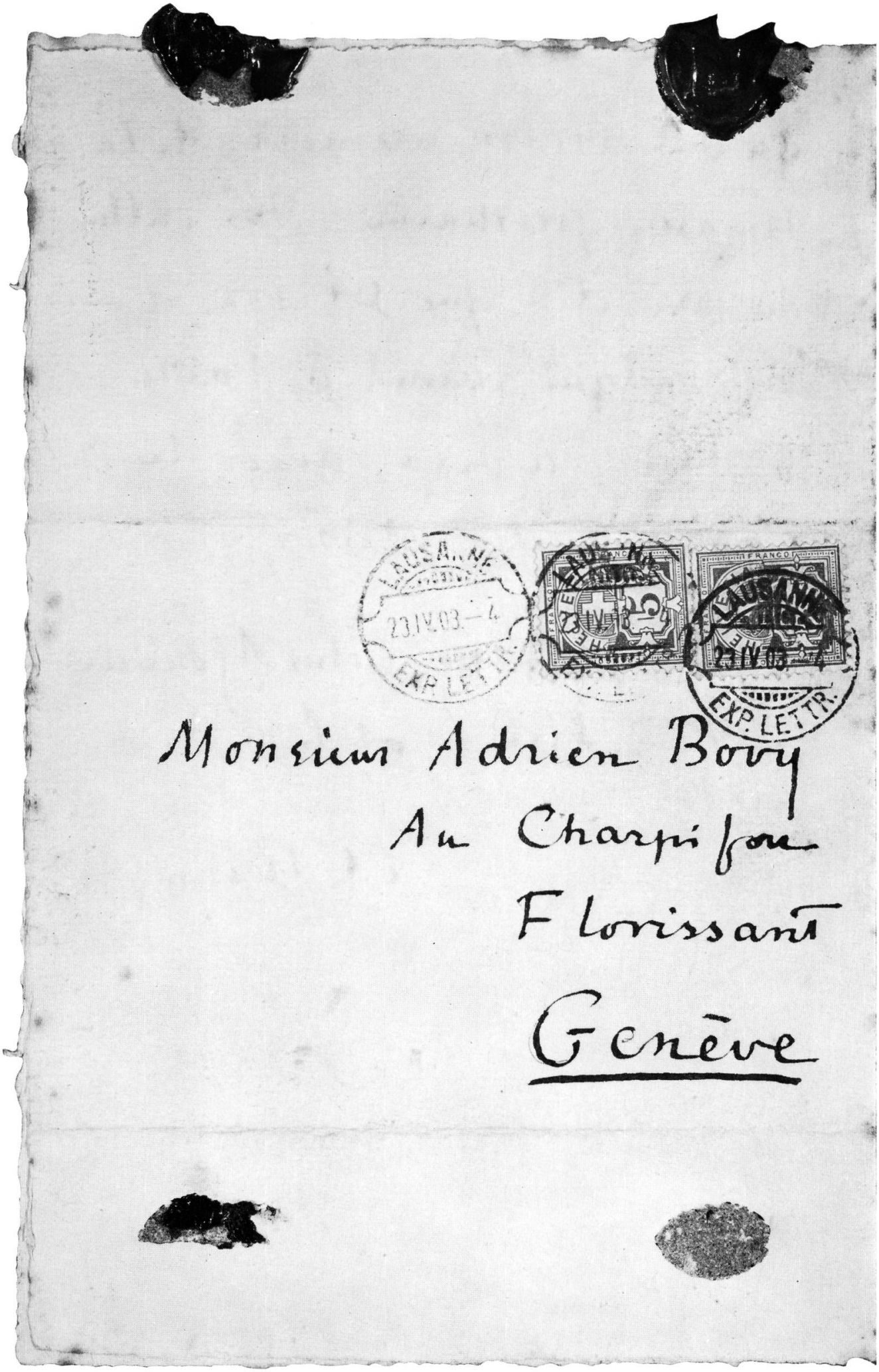
d'expression me repousse ; le manque d'élégance me blesse ; les sens sont mal satisfaits dans ton sévère pays... Ah ! je nourris encore d'autres désirs, d'autres besoins...

— Tristesse ! Tu oublies, ou plutôt tu ne connais pas la verve ironique de mes paysans, qui ne les quitte pas même dans les moments les plus solennels, et qui a un tour si original ! Mais tout ce qui existe de littérature populaire dans ce pays, a cet accent sérieusement comique, je veux bien, comique tout de même. Il n'y en a pas de plus foncièrement propre à mon peuple. Ah ! il n'est pas facile à saisir, comme tout ce qui est vraiment original !

Et puis après ? Et puis quoi ?.. Des besoins, des désirs !.. Imaginations de nouveau, chansons que tout çà ! Commencement de détraque. Il ne faut pas avoir les yeux plus gros que le ventre ! Assez raisonné ! Et pour finir, écoute bien : tu es mon fils ; il ne peut rien y avoir en toi qui ne te vienne de moi, que tu t'en rendes compte ou non. Par conséquent tout ce qui est vrai, sincère en toi trouvera satisfaction et développement ici. Ce sera pour toi le calme et le bonheur, après lesquels tu as couru jusqu'à présent sans les trouver. Assez d'inquiétudes, assez d'aventures ! [1]

Fernand CHAVANNES.

[1] Tiré du *Journal* mai 1903 à mars 1904.



L'une des premières lettres de C.-F. Ramuz à Adrien Bovy.